

POUR UNE ÉDITION DU SATIRICON

PAR

EUGEN DOBROIU¹

Les propositions qui suivent se réfèrent au texte du Satiricon établi dans les éditions modernes de la plus grande autorité: de Bücheler-Heraeus², d'Ernout et de Konrad Müller³.

42,4 Heu, cheu! Vtres inflati ambulamus. Etc.

On croit que le passage entier ne contiendrait que les mots de Séleucus. Mais, après *Videor mihi cum illo loqui*, on s'attendrait à ce que Séleucus reproduisît la scène de son entretien avec Chrysanthus. Au fond, c'est à ce dernier, et non à Séleucus, qu'appartiennent les mots qui suivent; voilà pourquoi il faudrait indiquer graphiquement que Séleucus cite les mots de Chrysanthus: '*Heu, cheu! Vtres inflati ambulamus. Minoris quam muscae sumus. < Illae >⁴ tamen aliquam uirtutem habent; nos non pluris sumus quam bullae*'.

Ce sont les réflexions pessimistes d'un homme que beaucoup de médecins ont soigné et qui, quoiqu'il observât strictement leurs indications, voyait qu'il ne recouvrerait plus sa santé. De telles réflexions ne correspondent pas à la manière de penser de Séleucus, qui paraît tout envisager avec nonchalance, avec dureté même.

43,6 Tamen uerum quod frunitus est, quam diu uixit

Dans cette courte phrase, où il y a tant de fautes du point de vue du latin classique, Philéros emploie la conjonction temporelle *quamdiu*⁵. En latin classique, *quamdiu* est toujours accompagné du corrélatif *tamdiu*. Pourtant, dès la première

¹ Au sujet de certaines questions, nous renvoyons à nos travaux: *Quelques problèmes de la documentation de Pétrone*, Analele Universității București, Filologie, 1964 (= *Documentation*); *Contributions à l'explication de la loterie de Trimalcion*, *ibid.*, 1965 (= *Loterie*).

² *Petronii Saturae et liber Priapeorum*. Recensuit Franciscus Buecheler. Editionem sextam supplementis auctam curauit Guillemus Heraeus. Berlin, Weidmann, 1922.

³ *Pétrone, Le Satiricon*. Texte établi et traduit par Alfred Ernout. Cinquième tirage. Paris, Les Belles Lettres, 1962. *Petronii Arbitri Satyricon*. Cum apparatu critico edidit Konrad Müller. München, E. Heimeran, 1961.

⁴ *Illae* (Ernout), *Muscae* (Bücheler et Müller, comme Heinse), *quae* (Anton).

⁵ Pour cette conjonction les éditeurs adoptent à cet endroit la forme dissociée *quam diu* (qui convient plutôt à l'adverbe interrogatif), tandis qu' au ch. 45,9 apparaît la forme *quamdiu*.

moitié du I^{er} siècle de notre ère elle s'impose aussi dans la langue littéraire en tant que conjonction temporelle⁶ au sens de « aussi longtemps que ».

À étudier l'aspect de cette conjonction dans notre passage ainsi que dans l'autre où elle apparaît (45,9), on pourrait soupçonner l'intervention d'un humaniste dans le texte. Ce sont des formes telles que: *unquam, nunquam, tanquam, quacunque, quicunque*, qui se retrouvent dans le langage des personnages non cultivés du Satiricon. La forme *tamquam*, avec un *m* étymologique, est accidentelle et est due à un copiste. La preuve en est le fait que, chez Herméros, la seule fois où elle apparaît, elle se trouve près de *nunquam* de la narration d'Encolpe (41,5). Il en résulte qu'il n'y a pas eu d'intervention pour le rétablissement de l'orthographe étymologique dans le Satiricon et que, par conséquent, il ne fallait pas corriger *quandiu* en *quamdiu*.

La forme *quam diu* ou *quamdiu* indique qu'on a remplacé un mot dans le texte.

Dans le parler vulgaire, au littéraire *quandiu* correspondait un *quandius*, que le grammairien Consentius avait enregistré parmi les barbarismes „per adiectionem litterae”. *Quandius* et *tandius*, avec un *i* long, sont à la base des mots respectifs conservés dans les langues romanes de la Gaule et de la Rhétie: prov. *quandius* et *tandius*, fr. *tandis*, lad. *tandi*⁷. Nous croyons que c'est de la même manière qu'on pourrait expliquer le fr. *jadis* (< *iam dius*). *Quandius* a pu apparaître depuis longtemps dans la langue parlée à côté de *dius* (Plaute, Titinius), *interdius* (Plaute, Térence, Caton, Varron, Aulu-Gelle, l'Itala, les Acta Petri), *perdius*⁸ (nous ne doutons pas de son existence dans des textes anciens, car c'est l'unique explication de son adoption par Aulu-Gelle). Nous connaissons quatre inscriptions de Rome dans lesquelles apparaît *quandius* ou *quamdius*: CIL, VI, 6308: *quandius vixit*; 30111: *quandius vixi*; 13101: *quamdius uiuo*; 31852: *quadius* (sic) *nome* (= *nomen*) *originis nostre* (sic) *constituerit* (= *constiterit*)⁹. La première inscription, celle de Iucundus, lectarius de T. Statilius Taurus, a été écrite avant 47, ou, de toute façon, avant 53 de notre ère¹⁰.

La supposition que Pétrone n'aurait pu omettre une forme comme *quandius*, courante dans le langage des gens simples, ne serait pas inattendue, parce qu'elle dériverait des conclusions des chercheurs sur la bonne connaissance que celui-ci avait des traits caractéristiques aux parlers vulgaires et familiers. La constatation que *quam diu* du texte qui nous a été transmis a été introduit à la place d'un autre mot vient à l'appui de cette supposition. *Quandius vixit* obsède l'écrivain qui, lorsqu'il introduit Échion dans la conversation, lui fait dire: *quandius vixerit* (45,9).

Et, pourtant, nous sommes toujours dans le domaine des hypothèses. La preuve la plus convaincante ressort de la recherche de la source dont Pétrone s'est inspiré directement pour rédiger le récit de Philéros. Celui-ci parle de personnes qui n'existent plus. Or, où un écrivain peut-il trouver plus de détails nécessaires à une conversation sur les morts qu'au cimetière, en lisant des épitaphes, regardant des monuments, écoutant des à-propos?

⁶ Voir des exemples pour *quamdiu vixit* etc. chez Hofmann, 2. *diu*, dans le *Thesaurus Linguae Latinae*, vol. V 1, col. 1562, l. 32 sqq.

⁷ W. Meyer-Lübke, *Romanisches etymologisches Wörterbuch*, III^e éd., Heidelberg, 1936, art. 6929 et 8549; mais, l'auteur indique pour étymons: *quamdiu, tamdiu*. Pour les formes *quandiu, tandiu* voir Hofmann, *op. laud.*, col. 1561, l. 74 sq.; col. 1560 l. 69 sq.

⁸ A. Walde-J. B. Hofmann, *Lateinisches etymologisches Wörterbuch*, III^e éd., vol. I, Heidelberg, 1938, p. 360, s.u. *I dius*.

⁹ Pour *quamdius*, voir Hofmann, *ibid.*, col. 1561. l. 72 sqq.; l'auteur ne connaît que deux inscriptions: CIL, VI, 13101 et 31852.

¹⁰ Th. Mommsen, CIL, VI, 2, p. 995, a.

La plupart des détails du récit de Philéros on été suggérés à l'écrivain par les inscriptions du grand columbarium des affranchis et des esclaves des Statilii (CIL, VI, 2, p. 994 sqq.), qui se trouvait sur l'Esquilin et dont on s'était servi depuis les derniers ans de la République jusqu'à l'époque de Néron. Nous ne voulons certainement pas accrédi-ter l'idée que ce monument a été le seul que Pétrone ait examiné avec attention, ou que, généralement, il ne connaissait la vie des affranchis que des inscriptions funéraires. Mais, les coïncidences sont trop nombreuses, et certaines en sont trop singulières, pour ne pas admettre qu'il a tiré profit de quelques épitaphes lorsqu'il a imaginé le chapitre qui, dans la division des éditeurs, porte le numéro XLIII. D'ailleurs, dans les inscriptions du monument, Pétrone a trouvé des détails aussi pour d'autres chapitres de la *Cena*¹¹.

Dès le premier mot du chapitre on entre dans le domaine de l'épigraphie funéraire. *Molestus fuit* (43,1) pouvait être suggéré à l'auteur par des épitaphes en vers qui commençaient par une exhortation de ce genre: *Si non molestum est, hospes, consiste et lege* (CIL, IX, 60), ou: *Hospes, resiste et, nisi molestust, perlege* (X, 5371). Il est possible qu'il ait trouvé une pareille épitaphe dans le columbarium même.

Phileros apparaissait bien fréquemment parmi les noms d'esclaves des Statilii: aujourd'hui on le rencontre encore dans sept inscriptions (CIL, VI, 6248. 6264. 6311. 6328. 6381. 6499. 6500: cf. 6435 *Philerotianus*).

Dans ce qui suit, nous montrerons succinctement, par ordre des paragraphes, de quelle manière les inscriptions du columbarium mentionné ont offert de la matière linguistique à l'écrivain, lui ont évoqué des expressions proverbiales¹² ou des jeux étymologiques.

Philéros commence par demander: *Viuorum meminerimus* (43,1). Même si cette expression a eu une autre application (voir aussi 75,7 *Trimalcion*), elle a été suggérée à Pétrone par les inscriptions du columbarium dans lesquelles le trépassé était prié de se souvenir de ceux qui étaient encore vivants: CIL, VI, 6214: *et tu memineris*, 6250: *tu nostri memento*.

Chrysanthus, avec l'éloge duquel Séleucus avait ennuyé ses convives, *honeste uixit, honeste obiit* (*ibid.*). *Iucundus*, esclave porteur de litière de Statilius Taurus, de même *honeste uixit* (VI, 6308: à la différence de Parra, qui *uixit suauiter, uixit probe*, VI, 6548).

Il est possible que l'affirmation que Chrysanthus *paratus fuit quadrantem de stercore mordicus tollere* (*ibid.*) soit le résultat d'une blague étymologique que Pétrone a fait pour lui-même: *Quadratus* (nom) — *quadrata* — *quadrans* (voir ci-dessous, au 43,7).

Le frère de Chrysanthus est caractérisé comme il suit: *fortis fuit, amicus amico, manu uncta, plena mensa* (43,4). Cette caractérisation coïncide partiellement avec celle de *Iucundus*, que nous avons déjà mentionné, qui *uir fuit et se et alios uindicanui* (sic)

¹¹ Voir *Documentation*, p. 167 (23).

¹² Nous n'attirons plus l'attention sur les expressions proverbiales, nous contentant de renvoyer à A. Otto, *Die Sprichwörter und sprichwörtlichen Redensarten der Römer*, Leipzig, 1890, et à P. Perrochat, *Pétrone. Le Festin de Trimalcion*. Commentaire exégétique et critique, III^e éd., Paris, 1962, p. 80 sqq. E. V. Marmorale (*Petronii Arbitri Cena Trimalchionis*, Florence, 1947, II^e éd., 1961, p. 52), ainsi que W. Truszkowski (*Teksty łacini potoczney*, Varsovie, 1957, p. 25) respectent la leçon *manu uncta, plena mensa* du ms. H; celui-là y voit une variante du *plena manu*; celui-ci pense que la modification, dans la bouche d'un homme sans culture, viserait un effet comique.

(VI, 6308). *Amicus amico* l'a été aussi Parra, également mentionné par nous (VI, 6548), et encore un autre trépassé (VI, 6275)¹³. Quant à l'expression *manu uncta*, elle pouvait être due à une association d'idées provoquée par l'apparition fréquente dans les inscriptions du columbarium de la fonction de *unctor*: il y a encore neuf inscriptions de ce genre, dont l'une inclut le pluriel *unctores* (VI, 6376; un *unctor* s'appelle *Phileros*, VI, 6381). L'expression *plena mensa*, la pouvait bien évoquer les images de «cena funebris», nombreuses dans un cimetière romain. La parfaite logique des deux expressions, qui reflètent l'observation des détails d'une opulence généreuse, nous dispense de recourir à l'intervention des adjectifs *uncta* et *plena*, que, après Reinesius, ont adoptée la plupart des éditeurs.

Le narrateur continue: *Et inter initia malam parram pilavit, sed recorrexit costas illius prima uindemia: uendidit enim unum quantum ipse uoluit (ibid.)*. Pétrone a eu cette idée de malchance, associée à l'expression proverbiale (*malam parram pilare*) qui la renferme, en regardant l'épithaphe, remarquable entre autres par son aspect, de Parra, affranchi de Statilius Taurus, affranchi dont nous venons de dire qu'il était *amicus amico* (VI, 6548). L'autre idée, celle du redressement par le commerce des vins après la première vendange, pouvait lui venir à l'esprit au cours d'une promenade dans un cimetière, car, parmi les symboles funéraires, la vigne et les grappes de raisin ou les amphores apparaissaient fréquemment. Mais, l'idée en est venue sur la place: la plaque même de l'épithaphe de Parra était ornée de trois amphores¹⁴.

Le marchand dont parle Philéros eut la bonne chance de devenir héritier (nous entendons: de son ancien maître), *hereditatem accepit (ibid.)*. Il se peut qu'au temps où Pétrone visitait le columbarium, il y ait eu quelque inscription qui mentionnât un *heres* ou des *heredes*; mais, en tout cas, il y avait l'inscription que nous possédons aujourd'hui encore, celle de l'affranchi Iucundus, qui avait la fonction *ad hereditates* (VI, 6291).

Philéros avoue à ceux qui l'écoutent que Chrysanthus était en mauvais termes avec son frère (43,5). Les nombreuses épithapes mises par les frères des morts auront poussé Pétrone à penser à la sincérité de ceux-ci dans la douleur qu'ils affichaient. Certes, il aura été désagréablement impressionné par la mesquinerie de quelque épithaphe bon marché, mise par un individu n'étant pas à court de ressources matérielles, qui, au lieu de montrer, ainsi qu'on le faisait d'habitude, qu'il avait offert l'inscription en qualité de frère, ajoutait simplement la fraternité au nom du mort, comme un titre de noblesse; telles, par exemple, les épithapes mises par l'affranchi intendant T. Statilius Auctus pour ses frères, Epicrates (VI, 6268: *Aucti disp. frater*) et Mena (VI, 6269: *Aucti frater*).

Habuit autem oracularios [oricularios K. Müller, comme Reinesius] seruos, qui illum pessum dederunt — tient à préciser Philéros (43,6). C'était un phénomène commun du temps de Pétrone; il s'en sera souvenu en voyant les nombreuses épithapes des esclaves dont les fonctions les plaçaient dans l'intimité de leur maître; c'étaient d'abord les *cubicularii*, qui se disputaient les faveurs du maître¹⁵ et que les

¹³ Certaines épithapes du columbarium sont mises par des amis, qui, parfois, exhibent cette qualité, comme dans VI, 6220: *amici*, 6487: *amico suo carissimo*.

¹⁴ Cf. *amphoras copiosas gypsatas, ne effluent uinum*, dans le projet du monument funéraire de Trimalcion (72, 11); cf. aussi, *amphoras uitreae diligenter gypsatae*, qu'on apporte à la table avec du prétendu Falerne Opimien (34, 6) (*Falernus* était le nom d'un esclave de la fille de Statilius, VI, 6272).

¹⁵ Cf. *iudicium inter cubicularios* (53, 10).

ennemis employaient dans leurs manigances contre celui-ci. En dépit de la disparition de beaucoup d'inscriptions du columbarium, on y a toujours trouvé treize épitaphes dans lesquelles apparaissent des noms de *cubicularii*, dont un affranchi, *Phileros* (VI, 6264).

Nous voilà maintenant arrivés à la phrase qui nous intéresse: *Tamen uerum quod frunitus est, quam diu uixit* (*ibid.*). Parmi les épitaphes relativement peu nombreuses à contenu plus riche, il existe une, écrite sur une plaque d'alabastré, où *quandius uixit* se répète: *Iucundus, Tauri lecticarius. Quandius uixit, uir fuit, et se et alios uindicauit* (sic). *Quandius uixit, honeste uixit. Callista et Philologus dant* (VI, 6308). Pétrone aurait très bien pu se servir de la construction, fréquente dans la langue littéraire, *quoad uixit*¹⁶, qui apparaît dans l'épithaphe de Parra: *Quoad* (sic) *uixit, uixit suauiter* (VI, 6548). Si Pétrone avait employé le *quoad* de cette épithaphe, à la transcription, on l'aurait corrigé directement en *quoad*, ou bien on ne l'aurait pas du tout corrigé, comme il en est allé de *quitquit* du propos même de Philéros (43,1). Voilà un argument de plus en faveur de l'adoption de la forme *quandius*.

Les deux épithaphes susmentionnées présentent des répétitions. C'est justement l'abus de répétitions qui caractérise la manière de parler de Philéros: *honeste uixit, honeste obiit* (43,1), *creuit quicquid creuit* (*ibid.*), *longe fugit quisquis suos fugit* (43,6), *datum est cui datum, non cui destinatum* (43,7, avec notre ajout).

Quant à *frunitus est* — qui précède *quam diu* (ou, comme nous proposons, *quandius*)¹⁷ —, par la forme et par l'idée que Philéros lui fait exprimer, nous poussé à supposer qu'il a figuré dans le texte de quelque épithaphe que Pétrone aura vue dans le columbarium, copie ou adaptation d'un certain modèle. Nous en trouvons une variante dans une inscription plus récente: *Eadem fecerunt hi cuncti cum uiuerent: dederunt, acceperunt. Dum essent, fruniti sunt* (VI, 30103). Qu'on remarque le même emploi absolu du verbe *fruniscor*. La constatation du fait que le gain alterne avec la perte, se retrouve dans une épithaphe, peut-être du III^e siècle, épithaphe qui, sans doute, a orné la tombe d'un marchand de l'espèce de celui dont parle Philéros, et qui commence justement par *quandius*: *Quandius uixi, quaesivi nec cessavi perdere semper. Mors interuenit quae facit* (= facit) *ut ab utroque* (= utroque) *uace* (= uacem) (VI, 30111). C'est le résultat de l'adaptation¹⁸ d'un distique ancien, dont la forme originale se reflète dans une inscription d'Augusta Praetoria: *Dum uixi, quaesi, cessavi perdere numquam. Mors intercessit. Nunc ab utroque uaco* (V, 6842; voir d'autres variantes, *ibid.*, 4656 et 7047. 3415. 2986).

Philéros continue à faire le portrait: *Plane Fortunae filius* (43,7). L'expression proverbiale *Fortunae filius* — que nous trouvons aussi chez Horace (*Serm.*, II, 6, 49) — pouvait être rappelée à l'écrivain par la lecture de certains noms ayant à peu près la même signification: *Fortunata* (VI, 6565. 6602), *Fortunatus* (VI, 6669, sur une tombe à proximité du columbarium des Statilii).

Pour être encore plus convaincant, Philéros ajoute une explication qui n'est autre qu'une nouvelle expression proverbiale: *In manu illius plumbum aurum fiebat*

¹⁶ On peut citer pour premier exemple le *quo ad uexei* de l'éloge mutilé d'un Scipion (CIL, I³, 14).

¹⁷ La servante de la matrone d'Éphèse emploie les deux mots, mais sous leur forme littéraire: *Vis discusso muliebris errore, quamdiu licuerit, lucis commodis frui?* (111, 12).

¹⁸ Notre « versificateur » avait déjà un modèle qui se fondait sur le rythme, mais la mémoire ne l'aida plus à le reproduire avec exactitude. Dans le deuxième vers, *quae* avait, pour sûr, dans l'original un correspondant *-que*, postposé à *facit*.

(*ibid.*). L'apparition, dans le cadre de la même épitaphe, d'un *a manu* et d'un *dispensator*: *T. Statilius Iucunus* (sic; encore un *Iucundus*!) *T. l. disp. Optatus, Coruini a manu* (VI, 6273)¹⁹, pouvait suggérer à l'écrivain la relation entre la main et l'homme qui s'entend à administrer l'argent.

Ce qui suit dans le discours de Philéros est une vérité empruntée à la sagesse populaire: *Facile est autem, ubi omnia quadrata currunt* (*ibid.*). C'est toujours un nom propre, *Quadratus*, qui — surtout lorsqu'il était porté par un ancien esclave enrichi après son affranchissement et devenu, à son tour, propriétaire d'esclaves (VI, 6487. 6568. 6579) — a évoqué l'expression du langage familier *quadratus* (-a, -um) *currere*.

Nous ne saurons affirmer si, parmi les inscriptions du columbarium à avoir attiré l'attention de Pétrone, il y a eu une renfermant l'expression employée par Philéros: *Et quot putas illum annos secum tulisse?* (*ibid.*) Elle se rencontrait dans les épitaphes (voir, par exemple, VI, 12178: *tulit autem secum annos*).

Philéros rappelle encore quelques autres traits du défunt, après quoi il conclut: *hoc solum enim secum tulit* (43,8). La même idée que le mort emporte avec lui son caractère, se retrouve dans l'épitaphe de l'affranchie Vedusia Auge: *bonitatem suam et fidem bonam secum apstulit* (VI, 6214, épitaphe que nous avons citée à propos de *Viuorum meminerimus*), et aurait été peut-être exprimée aussi par d'autres épitaphes du columbarium, qui se sont perdues. Le motif du tombeau qui entre en possession des années vécues et des qualités du mort, est très ancien. Pétrone s'en est rendu compte du moment où il examinait les monuments funéraires de la Voie Appienne. Sur le sarcophage de L. Cornelius Cn. f. Cn. n. Scipio, il a pu lire: *Magna sapientia multasque virtutes aetate quom parua posidet hoc saxum* (I² 11, éloge dont nous reparlerons ci-dessous, au 71,12).

Comme on l'a vu, à confronter le chapitre XLIII du *Satiricon* avec les épitaphes qui se conservent encore du columbarium des esclaves et des affranchis des Statilii, on découvre toutes sortes de coïncidences frappantes, y compris des coïncidences d'expression. Dans de pareilles conditions, s'impose la conclusion que le mot qui a été remplacé dans le texte du *Satiricon* y figurait sous une forme incorrecte pour ceux qui avaient transcrit ou examiné le manuscrit, mais existante dans les épitaphes vues par Pétrone.

C'est pourquoi nous proposons de corriger *quam diu* du 43,6 (Philéros) et *quamdiu* du 45,9 (Échion) en *quandius*, de même que *interdiu* du 64,13 (Trimalcion) en *interdius*.

51,2 *Admissus ergo Caesarem est.* Etc.

J. Scheffer (1665) a plaidé pour conserver la leçon *ergo Caesarem*. Mais, de même, on a corrigé en *erga Caesarem*, ou on a donné au verbe le complément attendu, *ad Caesarem*²⁰.

On ne peut pas admettre que Pétrone, bon connaisseur du parler vulgaire, ait attribué à Trimalcion une construction grammaticale que même les intellectuels de son temps n'auraient pu comprendre. Scheffer trouvait un argument dans le fait que les écrivains anciens omettaient la préposition des compléments des verbes composés;

¹⁹ Trimalcion a été, lui aussi, « dispensator ». Lui aussi, il a été protégé par Minerve, Mercure et Fortune (29, 3 sqq.).

²⁰ C. G. Antonius, *Petronii Arbitri Satyricon. ex recensione Petri Burnnanni passim reficta...* Leipzig, 1781, p. 148, n. 2.

aduortere était accompagné de deux accusatifs, le complément d'objet direct *animum* et le complément de direction dépendant de l'idée du préverbe.

Le double accusatif après les verbes préfixés de *ad-* et *in-* se retrouve chez Plaute, mais comme un archaïsme commode pour la versification. *Adigere aliquem arbitrum* ou *adigere aliquem iusiurandum*, même apparaissant chez Cicéron, ne représentent pas des constructions courantes à son époque, mais des formules techniques conservées dans le langage juridique, des formules qui sont déjà concurrencées par les constructions normales (l'archaïsant Salluste dit : *adigere aliquem ad iusiurandum*). Quant à l'expression invoquée, celle qui renferme *animum* (*aduortere*, *adicere*, *inducere*, etc.) ou *manum* (*inicere*), elle s'est grammaticalisée²¹ et, comme telle, elle a un objet en accusatif, alors que, très rarement, on n'emploie pas d'autres constructions²². Déjà chez Térence on rencontre : *animum adicere*, *adiungere*, *adpellere* accompagné d'un complément introduit par *ad*; *animum inducere* déjà chez Plaute est concurrencé d'une autre expression, produit d'une contamination, *in animum inducere*. D'ailleurs, *animum aduortere* a été vite remplacé par *animaduortere*. *Manum inicere*, même dans le style officiel, avait depuis longtemps un objet en datif²³.

Après le verbe *admittere*, comme après tous les verbes de sa famille sémantique, la personne chez qui l'accès est permis est exprimée à l'aide d'un complément gouverné par la préposition *ad*. Le seul exemple du type *admittere aliquem aliquem* que les textes offrent, est celui en question, fourni par le manuscrit *H* du Satiricon²⁴. Concédonc pourtant qu'à la voix passive²⁵, *admittere* a été assimilé aux verbes de mouvement passifs et moyens préfixés de *ad-* et que Trimalcion s'en sert à la manière des poètes. Mais, nous nous heurtons à cette réalité que de tels verbes ont pour complément en accusatif un nom d'objet et surtout de lieu, jamais un nom de personne. Le *Dardanus* [...] *aduehitur Teucros* de Virgile (*Én.*, VIII, 136), qu'on cite parfois comme exemple de nom de personne employé comme complément en accusatif de sens local ne fait pas l'office qu'on désirerait, car on n'a pas ici un nom de personne; *Teucri* est un nom de peuple utilisé comme nom de pays — qu'on compare *ibimus Afros* (*Buc.*, I, 64) à *Ibitis Italiam* (*Én.*, III, 254)²⁶.

Une autre difficulté que le texte présente, consiste dans la manière inaccoutumée dont on emploie la conjonction *ergo*. L'analyse du Satiricon nous montre que le narrateur, Encolpe, n'est pas le seul à user correctement de cette conjonction; les autres personnages le font tout aussi bien : pour marquer une conclusion ou une suite logique, parfois le retour au sujet du discours. Trimalcion, non plus, ne s'écarte pas de cette règle (voir 34, 7. 9; 49,8; 59,2; 63,4; 72,2).

La proposition introduite par *ergo* du passage qui nous intéresse est précédée d'une phrase qui ne contient pas une seule prémisse : *Fuit tamen faber qui fecit phiulam uitream quae non frangebatur* (51,1). Dans de pareilles conditions, on s'attendrait à ce que la proposition suivante soit introduite par une conjonction qui indique la raison

²¹ A. Szantyr, dans Leumann-Hofmann-Szantyr, *Lateinische Grammatik*, vol. II, München, 1965, p. 44, d.

²² Voir Bulhart, *I. manus*, *ibid.*, vol. VIII, col. 360, l. 26 sqq., et col. 97, l. 58 sqq.

²³ Voir Kempf, *admitto*, *ibid.*, vol. I, col. 749, l. 46 sqq.

²⁴ C. F. W. Müller, *Syntax des Nominativs und Akkusativs im Lateinischen*, Leipzig—Berlin, 1908, p. 133.

²⁵ Trimalcion aussi dit : *cum Africam libuerit ire* (48, 3). Nous pensons qu'une pareille construction est due non pas à l'effort de s'exprimer élégamment, mais au manque de culture de notre personnage : il croit que l'Afrique est une ville.

pour laquelle l'artisan a été admis devant l'empereur. C'est la conjonction *ideo* qu'auraient employée les personnages de Pétrone pour exprimer ladite raison. Si Trimalcion avait voulu suggérer que l'intérêt de l'empereur pour l'invention du verre incassable allait de soi, il aurait pu utiliser la conjonction *itaque*, mais pour introduire une proposition avec un verbe signifiant « faire venir ». Pour la manière nuancée dont Trimalcion fait usage des conjonctions *ideo* et *itaque*, voir, par exemple, sa leçon d'astrologie (39,5 sqq.).

Les deux difficultés que nous venons de signaler peuvent être aisément évitées en substituant *erga* à *ergo*.

Dans les manuscrits *ergo* apparaît souvent là où l'on s'attendrait à un *erga*²⁷, ce qui ne pourrait, peut-être, pas toujours s'expliquer par une confusion de la part des copistes du moyen-âge. Il se peut que certains d'entre eux aient employé la forme connue dans leur langue romane, à savoir *ergo*, que demande la préposition correspondante de l'ancien portugais, le seul héritier qu'on connaisse²⁸. Mais, nous ne croyons pas que Trimalcion ait dit *ergo* au lieu de *erga*, car le premier n'est nulle part attesté pour la préposition en question.

C'est la valeur locale²⁹ de la préposition *erga*, conservée seulement dans la langue vivante, que Pétrone veut présenter dans la tournure de Trimalcion; cette valeur locale signifie « dans la direction de, en face de, devant », et, par évolution, « aux environs de, autour de », « auprès de, chez ». Dans les gloses, *erga* a pour équivalent *iuxta*, *circa*, *apud*³⁰, et, dans les traductions du grec, il correspond à *περὶ*. En littérature, après Plaute, on retrouve *erga* à sens local chez son imitateur, Apulée, et, à partir du IV^e siècle, chez des auteurs qui n'évitent pas les vulgarismes: le traducteur d'Irénée, Donat, Rufin, Pseudo-Jérôme, etc.

56,9 'Passeres et muscarium': uam passam et mel Atticum

Nous croyons que ce passage du manuscrit archétype a été modifié par un copiste ou par un chercheur, pour que la norme littéraire soit respectée.

Tout comme dans d'autres *pittacia*, l'objet à gagner est défini par la synonymie — y compris le procédé de réunir des mots courts et indépendants, à la manière de nos charades — et correspond à une solution inattendue. Le possesseur du billet pense à des moineaux (oiseaux) et à des carrelets (poissons), mais il reçoit des raisins secs, *uua passa*, c'est-à-dire « une chose qui (préalablement) a été étalée (pour sécher au soleil) », *passa res*.

C'est la première attestation qu'on puisse dater de la forme vulgaire *passar* — connue d'une inscription de Rome (CIL, VI, 2698: cognomen d'un Aurelius), de l'*Appendix Probi* (163) et de l'*Itala* (Levit. 11,15) —, qui explique l'aspect des héritiers romans³¹.

²⁷ Groth, *ergā*, dans *Thes. L. Lat.*, vol. V 2, col. 750, l. 39 sq.

²⁸ W. Meyer-Lübke, *op. laud.*, art. 2892, admet que c'est *erga* qui se trouve à la base de l'a. port. *ergo*.

²⁹ Voir A. Ernout-A. Meillet, *Dictionnaire étymologique de la langue latine*, IV^e éd., Paris, 1959, p. 201, s.u. *ergō*; Groth, *op. laud.*, col. 755, II A.

³⁰ Groth, *ibid.*, col. 750, l. 22 sq. Il n'y a pas d'exemples pour *admittere* suivi de *apud*, mais il y en a pour *accipere*; voir *Thes. L. Lat.*, vol. I, col. 310, l. 42 sqq.; vol. II, col. 340, l. 4 sq. 18 sq. 27 sq.

³¹ Voir *Loteris*, s. tit. *Passeres*...

57,10 *homini maiesto et dignitosso*

Les éditeurs modernes ont adopté la graphie *maiesto*. K. Müller lit *maiesto* (comme Muncker).

Le fait que l'archétype contenait la forme *maiesto* (avec un seul *i*) peut être démontré par deux arguments: l'un d'ordre linguistique, l'autre d'ordre paléographique.

Pétrone n'emploie jamais la gémiation du yod intervocalique, dans la narration d'Encolpe, pas plus que dans les interventions des convives. On trouve constamment des formes du type: *cuius, huius, eius, aiebat, aiunt, Aiaz*, etc. La solution graphique susmentionnée n'apparaît ni dans les inscriptions que Pétrone reproduit, mais on y rencontre: *Pompeio* (30,2), *Pompeius* (38,10. 71,12).

Le manuscrit *H* offre à cet endroit *mali isto*, qui, au fait, représente la perpétuation d'une faute commise à la transcription de l'archétype écrit en vieille cursive romaine. MAIIISTO (= *maiesto*) a été interprété comme MALI ISTO. Pour la confusion qu'on faisait entre *II* (= *e*) et d'autres lettres à hastes, voir, par exemple: *lati-clauiam in eis erat H* (où le copiste a éliminé une dittographie présumée) = *lati-clauiam immiserat L p t* (32,2), *mutes H = nullis* edit. (61,2). La suppression de la terminaison commune après la syllabe accentuée devrait être indiquée par un petit tiret: *maiesto- et dignitosso*.

71,12 C. *Pompeius Trimalchio Maecenatianus hic requiescit*. Etc.

Une épitaphe en prose sur le gigantesque monument d'un homme important comme Trimalcion est une chose incroyable. Pour ce qui est du vers dans lequel elle devait être composée, il ne pouvait s'agir que du saturnien, vers adéquat à l'épitaphe d'un « bon Romain » — ainsi que notre affranchi, devenu propriétaire foncier, se présente sans cesse. De pareilles épitaphes d'affranchis enrichis, rédigées en saturniens, se trouvaient même sur la Voie Appienne. Pétrone y a pu voir, près de la Porte Capène, le tombeau de Pompeia Asclepias (CIL I² 1366). Qu'on note que Asclepias et Trimalcion portent le même « nomen gentile ».

À une autre occasion ³², nous avons démontré que Pétrone avait observé la prosodie et la métrique anciennes. Pour que les vers deviennent saturniens, il faut rétablir le texte en trois endroits, où il y a eu probablement l'intervention de quelque humaniste; il faut donc: que la préposition *in* soit placée entre *omnibus* et *decuriis*, que *Romae* reprenne son aspect archaïque, *Rōmāi* (trois syllabes longues), et que *decretus est* soit écrit tel qu'on le prononçait: *decretust*.

Tout comme les éloges des Scipions, l'épitaphe a six vers, et leurs membres comptent un nombre égal de mots.

À l'instar des éloges des Scipions, le texte dicté par Trimalcion comprend: le nom (en qualité d'ancien esclave, et du fait qu'il était sa propre création, il n'indique pas la paternité, tout comme il n'indique pas sa condition d'affranchi), les titres (celui qu'il avait eu et ceux qu'il avait refusés), les traits moraux (modeste, pieux, vaillant, fidèle), les faits méritoires dans sa lutte contre la vie et l'héritage en argent comptant

³² *Documentation*, p. 161 (17) sq. Les fautes d'impression peuvent être facilement corrigées. Au vers 5, après *paruo*, il n'y a pas de ligne verticale, mais un point pour indiquer la longue prolongée; l'apex doit être mis sur les demi-pieds forts.

qu'il laissait (il ne pouvait pas étaler, comme les premiers Scipions, des faits d'armes et des territoires conquis).

La formule *hic requiescit*, qui suit après le nom, prouve que, sur la tombe de Trimalcion, il existait aussi un titulus: *C. Pompeius Trimalchio Maecenatianus hic requiescit*.

Après le titulus, tout comme sur les sarcophages des Scipions, suivaient les six vers de l'építaphe, dont le premier était formé par le nom même, au complet, de Trimalcion. Dans l'une des transcriptions, le copiste a considéré que le nom avait été répété par erreur, et il l'a éliminé.

Les quatre premiers vers de cette építaphe peuvent être comparés à des vers de l'éloge de Scipio Barbatus (CIL I² 7) et de celui de son fils (I² 9), tandis que les deux derniers sont comparables à des vers de l'éloge du frère de Scipio Hispanus (I² 11).

Les coïncidences concernent à la fois le mètre (même coupe; très souvent, même séparation de mots à l'intérieur du même membre du vers; même écart de quelque règle du saturnien; longue prolongée dans la même position), la prosodie, l'emploi de certains mots (un dans chaque vers, à l'intérieur du même membre).

On pourrait se demander pourquoi dans l'építaphe de Trimalcion ne figure pas un mot qui apparaît d'une manière obsédante dans les éloges des Scipions, à savoir *virtus* (I² 7 *uirtutei*; 10 *virtus*; 11 *uirtutes, uirtutei*; 15 *uirtutes*). Nous sommes d'avis que c'est à dessein que Pétrone ne l'a pas employé à cet endroit, justement pour masquer l'imitation des respectables éloges. Pourtant il ne l'omet pas de l'exposé autobiographique de Trimalcion, qui s'en sert dans la même intention de marquer sa supériorité sur le commun des gens: *Nam ego quoque tam fui quam uos estis, sed uirtute mea ad hoc perueni* (75,8). C'est pour les mêmes raisons que l'écrivain n'a gardé dans l'építaphe que l'adjectif de l'expression *fortis uir*, mais il a transposé l'expression complète dans le même exposé de Trimalcion: *Alteras (naues) feci maiores et feliciores, ut nemo non me uirum fortem diceret* (76,5).

Dans ce qui suit, nous confrontons les vers de l'éloge de Trimalcion avec ceux des Scipions.

Trim.1 <i>Caius Pompeius</i>	<i>Trimalchio</i> <i>Maecenatianus</i>
I ² 7, 3 CORNELIVS LVCIVS	SCIPIO BARBATVS
I ² 9, 3 LVCIOM SCIPIONE	FILIOS BARBATI

Vers du nom. La coupe est au même endroit.

Trim.2 <i>Huic</i>	<i>seuiratus</i>	<i>absenti</i>	<i>decretust</i>
I ² 7, 4 CONSOL CENSOR AIDILIS		QVEI FVIT APVD VOS	
I ² 9, 4 CONSOL CENSOR AIDILIS		HIC FVIT APVD VOS	

Vers des titres. La coupe est au même endroit et, dans le second membre, la séparation de mots l'est aussi. On s'attendrait à ce que la phrase commence par *cui*, mais l'éloge du fils de Barbatus emploie toujours le démonstratif seul (*hic, hunc*). *-ui-* est une longue prolongée dans *seuiratus*.

Trim.3 <i>Cum posset omnibus</i>	<i>in decuriis</i>	<i>Romai</i>
I ² 9, 1 HONC OINO PLOIRVME	COSENTIONT R OMAI	

Vers qui renferme l'appréciation dont il jouissait à Rome pour ses qualités. La structure du vers coïncide intégralement avec celle du premier vers de l'éloge de L. Cornelius L. f. Scipio (le fils de Barbatus). L'opinion de Sirmond et Ritschl, reprise par Havet³³ à l'aide de citations de Tite-Live, que la fin du vers de l'éloge du fils de Barbatus doit être *Romai*, non *Romane*, trouve une confirmation dans la parodie de Pétrone.

Trim.4	<i>Esse, tamen</i>		<i>noluit.</i>		<i>Pius fortis fidelis</i>
I ² 7, 2	GNAIVOD PATRE		PROGNATVS		FORTIS VIR SAPIENSQVE
I ² 9, 2	DVNORO		OPTVMO		FVISE VIRO

Vers du portrait moral. Le mot *fortis*, tout comme dans I² 7, est dans le même membre. Il y a coïncidence avec l'éloge de Barbatus même en ce qui concerne la coupe du vers et la séparation de mots du premier membre. Pompeia Asclepias (voir plus haut) est caractérisée comme *fide maxsuma pia*. L'allitération avec *f* se rencontre aussi dans l'éloge de P. Cornelius P. f. Scipio (I² 10): *facile facteis*: il y a beaucoup d'allitérations dans l'éloge de L. Cornelius Cn. f. Cn. n. Scipio, le frère de Hispanus (I² 11): *parua posidet, honos honore, uictus est uirtutei, minus sit mandatus*.

Trim.5	<i>Ex paruo</i>		<i>creuit</i>		<i>sestertium</i>		<i>reliquit</i>
I ² 11, 2	AETATE	QVOM	PARVA		POSIDET		HOC SAXSVM

La structure des deux vers coïncide intégralement en ce qui concerne la coupe, la séparation de mots du second membre, la longue prolongée du premier membre (-uo- : *quom*). *Ex paruo* (dans un autre sens) correspond à *parua* de l'éloge du frère de Hispanus.

Trim.6	<i>Trecenties</i>		<i>nec unquam</i>		<i>philosophum</i>		<i>audiuit</i>
I ² 11, 4	IS IHC SITVS		QVI NVNQUAM		VICTVS EST		VIRTVTEI

La structure des deux vers coïncide intégralement. *Nec unquam* correspond à *nunquam*.

Les vers de l'éloge de Trimalcion étaient peut-être séparés par de petits intervalles comme ceux de l'éloge du fils de Barbatus (I² 9) ou de celui de P. Cornelius Scipio (I² 10). N'ayant pas compris la raison d'être de ces intervalles, les copistes ne les ont plus observés.

Après les vers de l'éloge suit le dialogue entre le mort et le passant: *Vale. Et tu*. C'est sous cet aspect que Pétrone a vu le dialogue dans l'épigramme de Parra (VI 6548, mentionnée par nous au ch. 43, 6).

95,3 **Iam enim faxo sciatis non uiduae hanc insulam esse, sed Marci Mannicii**

Le nom du propriétaire de l'*insula* connaît plusieurs graphies³⁴. Bücheler et Ernout adoptent la forme *Mannicii*, qui apparaît dans six manuscrits, tous datant du quinzième siècle (*A, C, D, F, VI*), ainsi que dans les éditions de Pithou et Sambuc. Deux manuscrits, *E*, du douzième siècle, et *V2*, du quinzième siècle, donnent la forme

³³ L. Havet, *De Saturnio Latinorum versu*, Paris, 1880, p. 221 sqq.

³⁴ A. Ernout, *op. laud.*, app. crit. au ch. 95,3.

Manicii avec un seul *n*. Le manuscrit *E*, qu'Ernout considère comme l'un des meilleurs, jouit le plus souvent — ainsi qu'il résulte, d'ailleurs, de l'apparat critique même de ce savant — d'une rédaction plus correcte que les manuscrits du quinzième siècle précédemment cités, „qui nous apportent plutôt des spécimens de fautes nouvelles ou des corrections d'humanistes, que des leçons originales”³⁵.

Bien sûr, ce n'est pas là le motif pour lequel nous proposerons l'adoption de la forme avec un seul *n*.

Mannicius ou *Manicius* fait partie des noms que l'épigraphie n'atteste pas. Il devrait donc figurer parmi les noms forgés par Pétrone et, comme tels, avoir une étymologie. À côté des personnages à nom symbolique justifié par leurs actes et attitudes, Pétrone a aussi des personnages qu'on ne mentionne que dans les récits des autres, et dont le portrait est remplacé par le nom symbolique à étymon reconnaissable. C'est le cas de *Melissa* (nom qui fait un rapprochement avec le naturel butineur de l'abeille) et de *Scissa* (nom qui suggère le déchirement d'âme).

Le propriétaire de l'*insula* où Encolpe a loué une chambre ne participe point à l'action; c'est le *deuersitor*, dans la menace qu'il lui adresse, qui rappelle son nom. L'opposition *uidua* — *Marcus Manicius* est une preuve de plus que le nom a été employé pour son étymologie. Le nom est forgé par Pétrone à partir de *μανικός* « fou, insensé »³⁶.

Le rapport avec son étymon impose la prononciation *Manikius*, ce qui prouve, une fois de plus — en même temps que le jeu de mots *σεῖλος* — *sceleratum*³⁷ —, que le langage des personnages de Pétrone ne connaît pas la palatalisation.

³⁵ Id., *ibid.*, p. XXVIII, cf. p. XXXIII.

³⁶ Le mot *manicos* se trouve chez Pline (*Hist. nat.* 21, 179) avec son sens actif « qui trouble la raison, qui rend fou », mais comme terme technique.

³⁷ Voir à ce sujet *Loterie*, s. tit. *Argentum sceleratum*.